

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Volker Schlöndorff, réalisateur des *Légendes de Rita*

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/33686ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2001). Entretien avec Volker Schlöndorff, réalisateur des *Légendes de Rita*. *Ciné-Bulles*, 19(3), 42-45.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

«C'est toujours plus intéressant d'aller contre les clichés.» Volker Schlöndorff

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

À la fin août 2000 Volker Schlöndorff était de passage à Montréal à l'occasion du Festival des films du monde, qui saluait la rénovation des prestigieux studios Est-Allemands de Babelsberg (où Jean-Jacques Annaud venait de tourner **L'Ennemi aux portes**), rénovation à laquelle Schlöndorff avait activement participé. Pourtant, à ce moment précis, le devenir de ces studios était marqué par la controverse, opposant ses directeurs locaux, qui visaient l'expansion des installations, à son coactionnaire Vivendi, qui cherchait au contraire à effectuer des coupures.

Or, Schlöndorff accompagnait aussi son tout dernier film, **les Légendes de Rita**, qui allait ressortir au Cinéma du Parc en mars. Une production aux proportions modestes qui semblait renouer avec l'esprit du cinéma allemand des années 1970, alors au diapason des luttes politiques qui déchiraient l'Allemagne de l'Ouest et furent l'inspiration d'œuvres charnières telles que **L'Allemagne en Automne**, **L'Honneur perdu de Katarina Blum** et **les Années de plomb**. En racontant l'histoire d'une terroriste écœurée par la violence de ses pairs et trouvant refuge auprès de la Stasi, la police secrète de la RDA, qui lui assurerait une nouvelle vie sous le couvert d'une identité d'emprunt — d'où les «légendes» du titre — Schlöndorff revenait sur la veine du cinéma politique allemand tout en participant à un courant plus contemporain, à peine défriché: celui de films sachant traiter des retombées soulevées par la chute du mur de Berlin et la «libération» de la République Démocratique Allemande. En ce sens, **les Légendes de Rita** trouvait un complément fascinant dans **No Place to Go (Die Unberühmbare)**, superbe premier film d'Oskar Röhler sur la dérive d'une écrivaine de gauche en faillite, découvrant enfin l'univers qu'elle avait idéalisé dans son œuvre sans le connaître. Un thème, en somme, porteur de bien des promesses après 10 années d'un certain silence, pour peu qu'on envisage le cinéma comme l'outil privilégié d'un examen de conscience.

Ciné-Bulles: *Les Légendes de Rita* est votre premier film exclusivement produit avec des fonds allemands depuis 10 ans. Est-ce que cela représente pour vous une sorte de retour au bercail?

Volker Schlöndorff: Pour revenir il faut d'abord être parti! Je n'ai aucun regret d'avoir vécu sept ans aux États-Unis. Cela m'a permis de faire des films avec John Malkovich et Dustin Hoffman (**Mort d'un commis voyageur**), Holly Hunter, Elisabeth Shue... Un réalisateur, c'est simplement un professionnel: on fait son coup et on repart. **Les Légendes de Rita** est évidemment beaucoup plus personnel parce que j'avais déjà abordé ce sujet avec **L'Honneur perdu de Katarina Blum**, qui avait déjà montré ce genre de personnage féminin en révolte il y a plus de 20 ans, à une époque où ici au Québec c'était très d'actualité. Il s'agissait donc pour moi de revisiter un peu le même territoire et le même personnage 20 ans après.

Rita est une terroriste qui a renoncé à la violence. Mais comme elle ne veut pas se rendre à la police pour autant, la situation particulière de l'Allemagne lui permet de se rendre à celle de l'autre pays [*rires*]. Elle contacte donc la Stasi, intéressée à obtenir les informations qu'elle et ses camarades détiennent, et en échange, la Stasi lui donne une «légende», un faux nom, une fausse biographie, des parents qui n'existent plus, un lieu de naissance et une date fictive... Et désormais elle vivra cette autre existence en travaillant dans une usine, en vivant la vie d'une personne de la classe ouvrière de l'Allemagne de l'Est. Pour elle qui avait des idéaux socialistes autrefois, c'est un peu un choc, évidemment, de voir la réalité de ce qui se passe de l'autre côté. Une réalité très étriquée, très peu productive finalement, mais aussi sans aucun stress...

Les Légendes de Rita

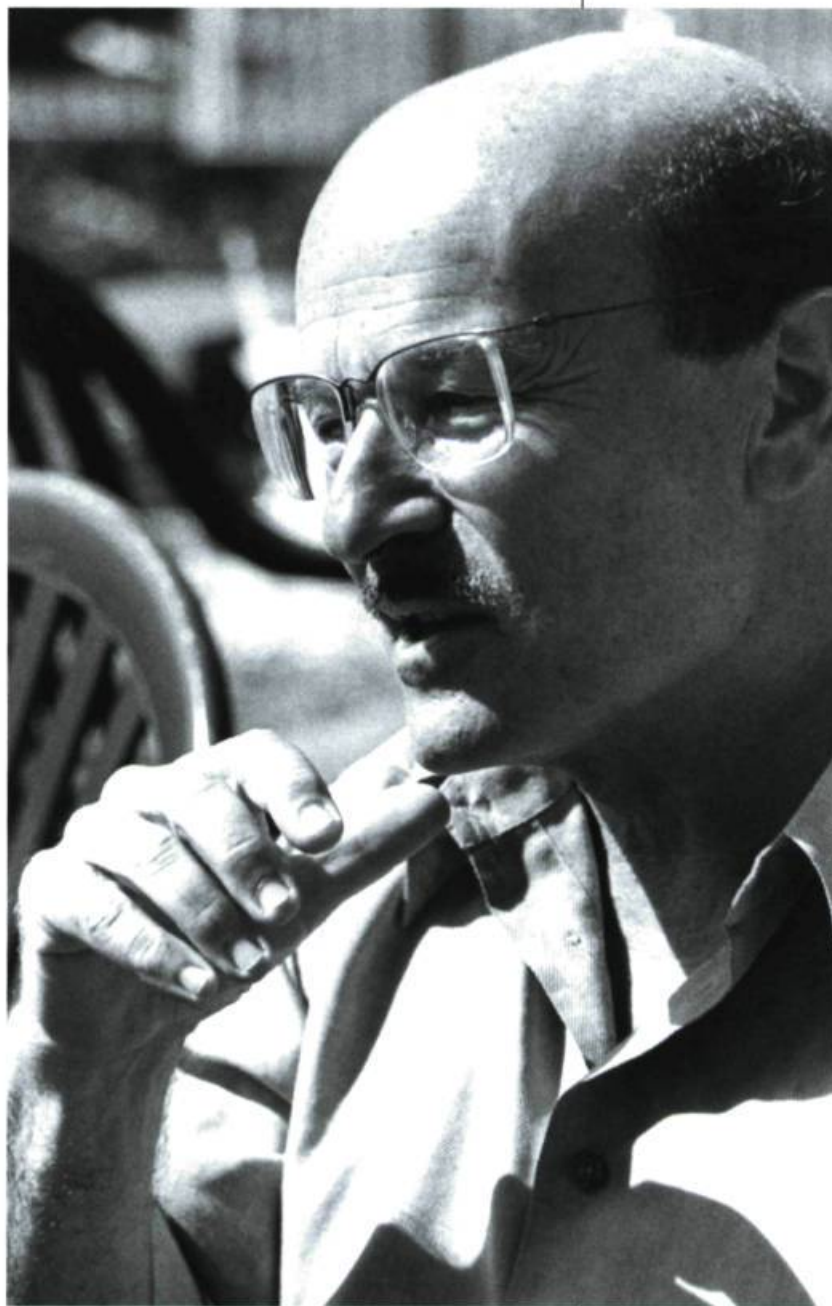
35 mm / coul. / 104 min / 1999 / fict. / Allemagne

Réal.: Volker Schlöndorff
Scén.: Wolfgang Kohlhaase et Volker Schlöndorff
Image: Andreas Häfer
Mont.: Peter Przygodda
Prod.: Arthur Hofer et Emmo Lempest - Babelsberg Film
Dist.: Funfilm Distribution
Int.: Bibiana Beglau, Martin Wuttke, Nadja Uhl, Harold Schrott, Alexander Beyer

Finalement elle se lie d'amitié avec une autre fille qui travaille dans une entreprise et dont le seul rêve consiste à passer à l'Ouest. Alors on a ces deux personnages: celui qui vient d'arriver et celui qui veut partir, et qui par bien des points ont des affinités...

Ciné-Bulles: *Vous avez voulu pendant 10 ans tourner ce film. Quelle image vous faisiez-vous de la vie à l'Est, au moment de la chute du mur? Diriez-vous que dans cet intervalle qui a été nécessaire à la préparation du film votre vision a changé?*

Volker Schlöndorff: Ah oui, beaucoup. Vous savez, nous les Allemands de l'Ouest, on avait souvent traversé l'Allemagne de l'Est. Mais on y allait seulement pour les fameuses 24 heures: notre visa stipulait qu'il fallait partir à la 23^e heure de séjour. Donc il fallait traverser deux fois la frontière, affronter deux fois des contrôles extrêmement rigoureux en très peu de temps, ce qui nous donnait vraiment l'idée de l'«homme qui venait du froid», l'idée de la guerre froide, en nous disant que c'était ainsi que devait être la vie des gens dans ce pays: celle d'un pur État policier, extrêmement réglementé. En travaillant cinq ou six ans en Allemagne de l'Est à la restauration des studios de Babelsberg, j'ai bien connu les gens, écouté leurs histoires, et je me suis rendu compte que ce petit côté armé jusqu'aux dents, et très policier, n'était qu'une façade. En fait les gens menaient une vie plutôt trop tranquille. Chacun se débrouillait comme il pouvait, et ils avaient gardé certaines vertus de nos grands-parents: des vertus de simplicité, un rapport très direct les uns avec les autres sans se faire de numéros. C'est cela aussi que mon héroïne découvre: des qualités humaines où elle va se laisser prendre, si bien que finalement quand le mur tombe, elle est presque déçue. Tout le monde fête cela, et elle, qui sur la plage s'occupait de la colonie de vacances des enfants de son entreprise et est tombée amoureuse d'un jeune scientifique qui travaille l'été comme moniteur justement pour avoir ce genre d'aventures — bref, un garçon parfaitement jeune et compréhensif comme chez nous et avec qui elle a presque l'espoir de fonder une famille et de vraiment s'installer — à ce moment-là le mur tombe, et elle leur hurlera «pas si vite, pas si vite!». Pour les autres, cela ne peut pas aller assez vite car au bout de 40 ans ils en ont marre de cette expérience. Comme Rita est montée sur le train en marche à la toute fin, elle n'est pas au même niveau, les met en garde que toutes leurs attentes ne pourront pas être comblées, ce en quoi elle a parfaitement raison, mais elle prêche à des sourds à ce moment-là. C'est le côté un peu pathétique du personnage, parce qu'elle est toujours à contre-courant: elle l'était à l'Ouest, elle l'est aussi à l'Est; elle garde toujours cette attitude idéaliste et assez altruiste, souhaitant construire un monde meilleur, mais cela ne produit pas exactement ce qu'elle voudrait.



Volker Schlöndorff
(Photo: Valérie Remise)



D'une «Légende» à l'autre: Rita à l'usine de textiles... (Bibiana Beglav et Nadja Uhl, à l'avant-plan)

Ciné-Bulles: Il y a évidemment cette image finale de votre film, où l'héroïne meurt en tentant de passer à l'Est, ce qui contredit nos représentations habituelles.

Volker Schlöndorff: Elle veut simplement échapper à l'arrestation. Il y a quelque chose de presque suicidaire dans son acte à la fin, parce qu'on sent bien qu'elle joue à la roulette russe, à la fuite en avant. Cela demeure une «fin de cinéma»: on se disait, le scénariste et moi, qu'elle méritait une fin tragique.

Ciné-Bulles: Vous donnez finalement une image assez sympathique d'Erwin Hull, le policier de la Stasi (interprété par Martin Wuttke), qui est prêt à la protéger, voire à effacer ses traces.

Volker Schlöndorff: C'est toujours plus intéressant d'aller contre les clichés! Cette police secrète n'est pas moins horrible si on y trouve des officiers sympathiques. La question n'est pas de savoir s'ils étaient gentils ou pas: c'est l'institution qui n'était pas «gentille». D'ailleurs on n'hésite pas à enfermer sa copine sans procès, sans aucune raison sinon qu'elle pourrait parler. Donc montrer que même là les gens qui faisaient la Stasi étaient bien intentionnés, croyaient pouvoir entrer par la force policière dans un monde meilleur — ce que les policiers croient toujours je pense. But très noble, bien que néanmoins cela reste pour nous la police...

Ciné-Bulles: Est-ce que cette vision contraire aux clichés a suscité une controverse?

Volker Schlöndorff: Ah oui! Mais, curieusement, surtout du côté des Allemands de l'Ouest, qui n'ont pas voulu accepter cette image. Ceux de l'Est savaient bien qu'il y avait de tout, et se reconnaissent dans le film. J'aurais été triste si cela avait été l'inverse. Mais le film allait un peu trop contre les idées des Allemands de l'Ouest. Car même 20 ans après, il faudrait encore qu'on montre les terroristes comme des assassins fanatisés, un couteau entre les dents.

Ciné-Bulles: On comprend en tout cas que ce groupe terroriste est un peu désorganisé. La libération en prison tourne très mal, il y a souvent une perte de contrôle.

Volker Schlöndorff: Il faut dire qu'on résume en 100 minutes presque 15 ans de vie. C'est presque comme un film-annonce en accéléré, où l'on rappelle les étapes: cela a commencé dans la joie, quelque chose qui ne se prenait pas trop au sérieux, sans savoir où cela mène, pour qu'à la fin cela les conduise à se trouver complètement isolés et fanatisés, avec au fond un horizon fermé, une perte du sens de la réalité. Ils ne sont plus qu'en fuite permanente, communiquent par des slogans qui ne sont que du papier pur, qui passent mal... Et on comprend qu'elle veuille quitter tout cela.

Ciné-Bulles: Ces terroristes de l'Ouest, comme les autres Allemands de l'Ouest, se font une image fautive de ce qui se passe de l'autre côté.

Volker Schlöndorff: Ah oui, complètement! La gauche de l'Ouest a toujours dressé un barrage contre le monde socialiste de l'Est. D'ailleurs la presse de droite leur disait toujours: «Allez donc y voir vous-mêmes!» Et ils répondaient systématiquement: «Cela n'a rien à voir avec nous.» C'était

un peu facile, comme réponse. En ce sens ils étaient aussi pris dans la guerre froide: en ignorant complètement cet autre État, ils se sont eux-mêmes coupés de la réalité. C'est pour cela qu'à la chute du mur, tous les gouvernements soi-disant de gauche ou sociaux-démocrates ont eu beaucoup de mal à réagir.

Ciné-Bulles: *Il est étonnant qu'il ait fallu 10 ans pour qu'on représente la vie à l'Est.*

Volker Schlöndorff: Tout de suite après la chute du mur, on ne voulait seulement plus en entendre parler. C'était pour tout le monde un tel soulagement que cela soit fini qu'on passait l'éponge volontiers. C'est avec la distance, quand on s'aperçoit qu'il y a toujours non seulement des tensions entre l'Est et l'Ouest mais de réelles différences dans la façon de penser et d'être, que l'on se demande comment c'était, exactement, la vie derrière le mur. Et c'est pour cela qu'un jeune cinéaste comme Andreas Dresen, de jeunes romanciers aussi, commencent à s'y intéresser, 10 ans après. Je crois que c'est presque normal.

Ciné-Bulles: *C'est déjà un pas de franchi. Mais on montre encore la chute comme un moment très euphorique, alors qu'on sait maintenant quelles tensions cela a déclenchées. D'après vous, quand pourra-t-on parler de cet «après-mur»?*

Volker Schlöndorff: Je ne sais pas s'il y a une règle qui détermine quand on peut parler des choses. Ce qui est sûr, c'est qu'en ce moment ceux qui sont plus créatifs et provocants, ce sont les jeunes de l'Est: ils sont dans la position de l'«underdog», ils ne veulent pas être constamment identifiés à leur passé. Il y a tout de même une inégalité complète entre les deux pays, puisqu'à l'Est, toutes les usines ont été fermées. Littéralement, les entrepreneurs de l'Ouest ont dit: «Les produits dont vous avez besoin, on les produit facilement dans nos installations, on n'a pas besoin des vôtres», en oubliant que si les gens n'ont pas de travail, ils n'ont pas de pouvoir d'achat non plus. En ce moment, le taux de chômage «officiel» est de 20% à l'Est, mais en fait il frôle plutôt les 30%. Alors qu'à l'Ouest, virtuellement, il n'y en a pas. Ce qui apporte toutes sortes de tensions, et aussi en partie le néonazisme, qui est le fruit de cela! C'est un vrai problème social et politique dont il faudra s'occuper.

Ciné-Bulles: *La direction du Festival des films du monde vous a également invité pour rendre hommage à la rénovation des studios de Babelsberg, bien qu'actuellement son administration subisse des changements controversés.*

Volker Schlöndorff: À vrai dire, ma participation se limitait à tenter d'adapter les studios à un autre système de production, plus moderne. Aujourd'hui c'est à 80% un studio de télévision et 20% de cinéma... Disons que j'espère tout simplement que le cinéma, en Europe comme ici, n'aura pas à se réduire à des petits films personnels, comme celui que je viens de tourner et que j'aime beaucoup tout de même. Car le cinéma existe aussi pour qu'on puisse réaliser des films de grande envergure, des films de contenu européen qui auraient la dimension des films américains. Je crois qu'il ne faut pas renoncer à cela, sinon on est réduit à passer pour une sorte de petit cinéaste amateur et dilettante... ■



... et revenant du camp de vacances

Filmographie
de Volker Schlöndorff:

- 1966: *les Désarrois de l'élève Törless*
- 1967: *Vivre à tout prix*
- 1968: *Michael Kolhaas*
- 1970: *la Soudaine Richesse des gens pauvres de Kombach*
- 1970: *Die Moral der Ruth Halbfass*
- 1972: *Feu de paille*
- 1975: *l'Honneur perdu de Katharina Blum (coréal. M. von Trotta)*
- 1976: *le Coup de grâce*
- 1978: *l'Allemagne en automne*
- 1979: *le Tambour*
- 1980: *le Faussaire*
- 1980: *Der Kandidat*
- 1983: *Krieg und Frieden*
- 1984: *Un amour de Swann*
- 1985: *Mort d'un commis voyageur*
- 1986: *Colère en Louisiane*
- 1990: *la Servante écarlate*
- 1991: *The Voyager*
- 1996: *le Roi des aulnes*
- 1998: *Palmetto*
- 1999: *les Légendes de Rita*